

Madame Figaro: 'Interview de Julian Schnabel', by Jean-Sébastien Stehli, September 3rd 2010



Interview de Julian Schnabel

Avec « Miral », le peintre cinéaste brosse des portraits de femmes sur fond de conflit israélo-palestinien

Avec *Miral* (1), le peintre cinéaste brosse des portraits de femmes sur fond de conflit israélo-palestinien. En racontant l'histoire d'un peuple, il lance un appel à la paix. Message d'un artiste libre et profondément humain.

(1/4)

Julian Schnabel, l'enfant terrible de la peinture américaine depuis quarante ans, devenu cinéaste avec *Basquiat* (1996), déboule dans le jardin de l'hôtel Ritz habillé de son éternel pyjama. Il arrive juste de Düsseldorf, où il a exposé des photos Polaroid grand format, repart à Los Angeles où il a organisé la rétrospective consacrée à Dennis Hopper au MOCA, avant de passer le reste de l'été à peindre dans son atelier de Montauk, près de New York. Schnabel s'arrête à Paris le temps de parler de son dernier film, *Miral*. Il raconte soixante ans de l'histoire de la Palestine et d'Israël à travers le parcours de quatre femmes. Le film, composé de fragments du monde de Miral, évoque ses célèbres tableaux réalisés à partir d'assiettes cassées, qui ont contribué à la réputation scandaleuse de l'artiste.

Madame Figaro. – Miral est différent de vos précédents films : c'est un film très politique qui parle de la Palestine et d'Israël. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire ?

Julian Schnabel. – J'ai lu le livre de Rula Jebreal ([lire notre article](http://madame.lefigaro.fr/societe/enquetes/950-rula-jebreal-de-lorphelinat-aux-plateaux-de-tele) (<http://madame.lefigaro.fr/societe/enquetes/950-rula-jebreal-de-lorphelinat-aux-plateaux-de-tele>)), et j'ai pensé qu'en tant que juif il était important de raconter l'histoire d'une jeune femme palestinienne. C'est une voix que l'on n'entend que très rarement. Pour qu'un film soit intéressant, il faut qu'il y ait un conflit. Par exemple, dans *Basquiat*, le monde de l'art dévore ses propres enfants. Dans *Avant la nuit*, le poète Reinaldo Arenas devient prisonnier de son corps et de Castro. Mes films sont souvent des histoires d'emprisonnement, dans un pays ou dans son corps. Ils parlent aussi de l'incompréhension, des difficultés à communiquer, comme dans *Le Scaphandre et le Papillon*. J'essaie de faire des films qui me parlent en tant qu'artiste.

C'est pour cela que vous peignez à l'extérieur, dans un studio sans toit...

Absolument ! C'est une machine antigravité !

« *Que mon film déclenche la polémique, cela m'est égal !* »



Ce qui est surprenant, c'est votre utilisation d'extraits de films d'actualité, de reportages souvent violents, qui scandent les différentes périodes – de 1948, lorsque l'État d'Israël est proclamé, jusqu'à nos jours et aux intifadas. Vous ne craignez pas que votre film provoque la polémique, surtout aux États-Unis ?

D'abord, je crois très profondément que la religion juive nous impose de faire preuve de grande humanité. J'ai utilisé des films d'actualité dans tous mes films. Par exemple, dans *Avant la nuit*, il y a Castro sur la place de la Révolution ou l'exode des Marielitos. *La Bataille d'Alger* est un film qui a eu une très grande influence sur moi. Bien que ce soit du cinéma, c'est vrai, authentique. Ce sens du vrai est important. Que ce soit un film que je tourne ou bien des images de reportage, la frontière entre les deux devient vite invisible dans notre esprit, et j'utilise les deux pour donner aux gens l'impression qu'ils ne sont pas en train de regarder une fiction. Que mon film déclenche la polémique, cela m'est absolument égal ! Il est important de poser des questions sur ce qui se passe dans cette partie du monde. Quand vous voyez ces petites filles dans l'uniforme de leur école, il est difficile de les haïr. Ce n'est pas comme si je montrais des types avec une Kalachnikov et une barbe. Je veux aussi montrer que ces gens nous ressemblent, avec leurs soucis personnels. Par exemple, le père, qui est un homme de paix, s'inquiète pour sa fille. Le vrai sujet du film est la lutte entre humanité et idéologie.

Comment décririez-vous les films que vous faites ? Quel est le lien entre *Basquiat*, par exemple, et *Le Scaphandre et le Papillon* ?

Les films que je fais me sont très personnels. Je n'ai pas besoin de faire des films pour nourrir ma famille. Je ne fais pas de films de commande. Je reçois parfois de très bons scripts, mais je me dis : pourquoi ont-ils besoin de moi ? Pour *Basquiat*, Jean-Michel était mort et quelqu'un a voulu m'interviewer. J'ai commencé à parler de lui et je me suis rendu compte que le type qui voulait faire ce film allait juste être un touriste dans cette histoire, alors que moi je l'avais vécue. J'ai donc repris le projet. Je connaissais des acteurs qui possédaient certains de mes tableaux, comme Gary Oldman ou Christopher Walker. Ils m'ont donné une chance. Vous savez, j'étais avec Jean-Michel dans le sous-sol où il peignait, c'est moi qui ai payé pour le caviar (il rit), je n'avais pas besoin d'inventer. Utiliser une caméra et travailler avec des acteurs ne m'étaient pas trop étrangers.

« *“Répulsion” a changé mes chromosomes !* »



Quels sont les films qui vous ont influencé ?

Il y en a beaucoup ! Par exemple, *Andrei Roublev*, d'Andrei Tarkovski, *Pixote*, de Hector Babenco, *La Bataille d'Alger*, de Gillo Pontecorvo, *Les 400 Coups*, de François Truffaut, *Sciuscia* de Vittorio de Sica, *Répulsion*, de Roman Polanski. Je suis entré dans un cinéma, lorsque j'étais adolescent, j'ai vu ce film et il a changé mes chromosomes ! Voilà l'effet que l'art peut produire sur les gens. C'est pour cela que je crois vraiment dans les possibilités transcendantes du cinéma et en sa capacité à transmettre une part d'humanité dont nous avons besoin. Les tableaux se moquent de savoir si personne ne les aime, mais si vous êtes réceptif, ils peuvent vous remplir. C'est cela que j'essaie d'atteindre avec le cinéma. Vous avez déjà vu cette toile de Fra Angelico du Christ dont les yeux sont rouges, plein de sang ? C'est extraordinaire. Quand vous regardez ces yeux dans ce tableau, vous avez vraiment l'impression qu'il est en train de mourir. L'intensité de cette peinture, la précision de cette scène vous font penser différemment à l'horreur de la mort. C'est le privilège de faire de l'art. Je crois que le sujet de mon film, *Miral*, c'est de nous dire : ouvrons notre esprit, ouvrons notre cœur.

Vos films sont souvent tournés dans des langues étrangères, y compris celui-ci...

Miral est en arabe et en hébreu. Les artistes doivent abattre les barrières, que ce soit dans l'art ou dans la langue ! Je voyage beaucoup, je suis aussi à l'aise en Europe qu'aux États-Unis ou au Mexique. Le langage parfois se transforme de manière imperceptible en autre chose. Par exemple, lorsque je peins, parfois je me mets à écrire quelque chose en espagnol ou en français sur la toile. Une fois, j'ai écrit « *Regarde mes pieds plats.* » (Il le dit en français.) Ou « *Ma vie est un pic de mensonges.* » (Il le dit en espagnol.)

TOUT SUR MIRAL

« Je me sens très proche de Picasso »



Vos travaux de peintre et de cinéaste sont très différents. Le peintre était agressif et cherchait la controverse, vos films sont plus tendres.

Les gens ne comprennent pas nécessairement ce qu'est la peinture. Un film, c'est différent. Il y a un début, un milieu et une fin. La difficulté est de créer quelque chose qui ne soit pas ennuyeux, et en même temps intelligent. On n'a pas besoin de nourrir les gens à la petite cuillère. Avoir été célèbre très jeune a fait que j'ai eu la réputation d'être agressif, arrogant, mais ce n'était pas vrai. Je ne cherchais pas à cultiver les critiques d'art ou les collectionneurs. J'étais sauvage. Il y avait aussi beaucoup d'antagonisme et de jalousie à mon égard. Peindre est le travail d'une vie et le monde de l'art est très changeant. On essaie toujours de regrouper les artistes dans des catégories. Si vous regardez le travail d'Andy Warhol, ce n'était pas simplement un artiste des années 60. C'est un artiste du XXI^e siècle. Je connaissais Andy, j'ai peint son portrait. Il souffrait de ne pas être pris au sérieux. Lorsque quelqu'un fait quelque chose de radical, il est difficile de l'accepter. Les gens qui aiment la peinture aiment le mystère, ils aiment se tenir devant une œuvre et la laisser mystifier. Avec mes films, j'essaie d'inventer un tour de magie, de faire en sorte qu'ils vous pénètrent, comme lorsque, après avoir regardé un tableau, vous avez le sentiment de le porter en vous.

Vous étiez sérieux lorsque vous avez dit que vous étiez le nouveau Picasso... ?

C'était pour provoquer ! Je me sens très proche de lui. J'ai peint des Picasso de la dernière période, juste pour voir si je pouvais le faire. J'ai fait deux copies de Picasso qui sont au [Gramercy Park Hotel](http://www.gramercyparkhotel.com/) (l'hôtel qu'a décoré Schnabel). Je crois profondément que les peintres que vous aimez vous parlent à travers leurs peintures. C'est la beauté de l'art et c'est en même temps effrayant. Peindre est ma vie. Et c'est ce qui m'a donné la liberté de faire des films. Avoir la liberté de faire ce que l'on veut, c'est rare et merveilleux.

Jean-Sébastien Stehli